

La philosophie politique de Platon

Nous avons vu que la première recherche de la philosophie politique était celle de découvrir un mode de vie qui maintienne la paix à l'intérieur de la communauté, ce sera grâce à l'éducation que chacun placera l'intérêt général au-dessus de son intérêt particulier. Mais force est de constater que cet objectif ne pourra être atteint dans tous les cas: les hommes continueront à chercher le plaisir des sens, la richesse et l'honneur car ils sont des êtres naturellement égocentriques. Comment [Platon](#) va-t-il répondre à cet état de fait ? Pour notre philosophe il faut soumettre les hommes égoïstes à un gouvernement qui réalise le bien de tous; et, pour réaliser le bon gouvernement, il faut éduquer le sens de l'honneur (chez ceux qui s'y prêtent, pour les autres il faudra user de la contrainte); il faut écarter d'eux tout intérêt matériel; il faut qu'ils deviennent des sages et que, en attendant (et l'attente peut durer), ils obéissent librement aux sages, à ceux qui connaissent la place de l'homme dans le cosmos parce qu'ils connaissent ce cosmos tel qu'il est éternellement présent dans la vue (*theôria*) de ses structures immuables, dans les formes, les Idées.

Platon estimait que l'exercice du pouvoir supposait un discernement que seules les études les plus complètes pouvaient permettre. Il prônait donc une « aristocratie » fondée sur le mérite, et dénonçait les insuffisances de toutes les autres formes de gouvernement : la théocratie, l'oligarchie, la démocratie et la tyrannie. Dans *La République* et *Les Lois*, Platon dresse un tableau de la cité idéale. C'est d'abord dans *La République* que Platon explique précisément sa pensée politique. Si la tyrannie consiste à gouverner les hommes par la force, la politique est l'art de les conduire par l'acquiescement de leur libre volonté, c'est par la persuasion que l'on va acquérir leur consentement. Platon explique avec humour que "La politique est l'art de conduire les bipèdes sans cornes et sans plumes", dans le *Gorgias* il dit "L'objet de l'art politique est l'âme parce que la fin de cet art est ce qui vaut le mieux". La politique est donc la recherche de ce qui est bon pour l'homme en tant qu'il entre dans sa nature d'avoir une âme, lieu de pensée et de noblesse morale possible, et cela au coeur de la vie en société. Nous avons précédemment vu que pour Platon la nature de l'homme se réalise dans une vie raisonnable conforme à la Justice et au Bien et qui, seule, conduit au bonheur. Ainsi la Cité parfaite que *La République* décrit aura pour dirigeants et gardiens les rois-philosophes.

L'organisation de la Cité parfaite

Les rois-philosophes

Platon ne pensait pas qu'il revenait au peuple de choisir ses gouvernants, la Cité idéale de Platon ne peut être dirigée de façon juste que par ceux qui ont appris, grâce à la philosophie, ce qu'est la **Justice** en soi. La Cité doit être dirigée par ceux qui ont accédé à la connaissance de réalités véritables, des Idées, des Essences, et, en particulier, à l'Idée la plus haute : celle de l'Idée du **Bien**. Les sages, maîtres de l'Etat, sont seuls à réaliser complètement la possibilité de l'homme, en accédant à la pure vérité de ce qui, immuable, permet de comprendre les phénomènes fuyants en ce qu'ils contiennent de permanent. La politique doit donc être fondée sur la connaissance des Essences intelligibles, telles que le philosophe peut les contempler en s'échappant de la caverne des sens et de l'opinion (le « le Mythe de la Caverne » pose le problème politique de la croyance, décrite comme des "ombres projetées par les objets fabriqués"). Seule la dialectique, l'intellection des idées par et pour elles-mêmes, protège de la fausse connaissance, de la *doxa*. Construire la république, c'est déconstruire la croyance, travailler contre les idées reçues. Sans cette connaissance première du philosophe de ce que sont la Justice et le Bien, les hommes continueront à s'opposer diverses opinions, pérennisant le règne des passions et de l'égoïsme. La sagesse est donc la vertu suprême de l'Etat et l'apanage de la classe des gardiens-philosophes. Pour que la cité ne soit pas déchirée par des luttes intestines la première condition est que l'intérêt matériel soit neutralisé: le commerce, l'industrie, l'agriculture, l'argent et ceux qui le manient ne jouent aucun rôle dans la république; leur existence est reconnue comme nécessaire, mais la partie de la population vouée à ces besognes ne dispose d'aucun droit politique. Elle ne sera cependant pas exploitée ou brimée, par ceux qui, sous la direction des sages, exécutent les tâches de police et défendent l'État contre tout adversaire extérieur (la république a une armée constamment sur le pied de guerre, mais exclusivement défensive, puisque toute conquête détruirait l'équilibre de l'État).

Les guerriers de la Cité

Les gardiens sont étrangers à tout intérêt personnel, n'ayant pas de possessions puisqu'ils reçoivent de ceux qui travaillent et qu'ils défendent une subsistance limitée au strict minimum, ni de famille (ils ne connaissent pas leurs enfants); ils ont été formés à l'amour de ce qui est noble et à une noble compétition par le sport, la musique, par l'étude des mathématiques. Cette division des classes opérée par Platon trouve son fondement dans le fait qu'il y a en l'âme trois facultés principales : la raison (*logos*), le courage (*thumos*) et l'appétit sensuel (lequel permet de satisfaire les besoins élémentaires: nutrition, conservation, reproduction). D'où la tripartition de la cité entre gardiens (philosophes), guerriers et artisans ou négociants. Nous avons vu que la vertu des gardiens-philosophes était la **sagesse**, la vertu des guerriers est le **courage**. Platon donne deux autres vertus cardinales : la **tempérance**, qui est une vertu commune à tous, les membres de la cité acceptant volontairement leur soumission aux meilleurs; et la **justice**, qui consiste pour chaque classe à remplir sa tâche. La justice règne lorsque les trois ordres remplissent leur fonction sans empiéter sur celle des autres, le but visé étant "**que la cité entière soit heureuse**" (*Rép.* 420b).

Le mal et la perversion des cités injustes

Platon lui-même n'a pas cru qu'un tel État soit réalisable; il était même convaincu que, si par miracle il devait naître quelque part, il dégénérerait nécessairement comme tout ce qui est du monde d'ici-bas et qu'il le ferait par l'introduction de la famille, de la propriété, des éléments qu'on appelle socio-économiques. Il était en effet peu probable, aux yeux de Platon, que le peuple fasse jamais appel au philosophe pour le gouverner. Avec les affirmations de Platon selon lesquelles "**nul n'est méchant volontairement**" et que "**Dieu n'est pas la cause du mal**" se posent la question de la possibilité du mal (c'est en particulier dans les livres IV et V de *La République* que la question du mal est abordée). Platon établit un parallèle entre l'âme et la cité, pour éradiquer le mal il faut connaître et respecter la justice qui n'est autre que l'équilibre et le respect de la hiérarchie entre les diverses fonctions de l'âme : l'intelligence, le cœur et les instincts (nous retrouvons notre tripartition des classes). Le **mythe de l'attelage ailé** est représentatif: l'âme est un char guidé par un aurige commandant à deux chevaux, l'un docile et obéissant, l'autre rétif mais plein de fougue. Cette énergie passionnelle n'est pas la cause du mal, elle ne l'est que si elle s'affranchit du contrôle de l'aurige rationnel. Le procès inique de **Socrate** et l'expérience décevante de Platon auprès du tyran de Syracuse confirme notre philosophe dans l'idée que les hommes, enchaînés par les passions et l'ignorance, n'organiseront certainement jamais le monde selon les principes lumineux de la vérité et du bien. La servitude des hommes est ainsi leur propre fait, elle est l'expression de leur désolante soumission au corps. Telle est la raison de tous les maux, de toutes les injustices, et la source du malheur de chacun.

Platon a voulu penser la politique et la chose politique en leur pureté et leur essence, en considérant la structure de l'homme en sa nature composite. Ce qu'il a ainsi laissé en héritage à tous ses successeurs, c'est que la vie en commun est une vie de conflits qui peuvent toujours se transformer en affrontements violents et que la tâche de la politique est d'écarter cette violence ou de la réprimer, le cas échéant avec les moyens de la violence et de la ruse. Naturellement, c'est-à-dire dans l'état non éduqué, les hommes sont sous la **domination de leurs passions**, et leurs passions ne connaissent, en ce qui regarde les rapports humains, que des ennemis ou des compétiteurs, avec lesquels on s'alliera tout au plus en vue de fins limitées. Seule une politique raisonnable, c'est-à-dire de la satisfaction de tous et de chacun, mais de chacun à la place que lui attribuent sa nature et son éducation, garantira la possibilité d'une morale vivante, vécue et vivable, en même temps que la possibilité d'une éducation, différente selon les tempéraments, mais une en son intention, et d'une existence sensée. Toute autre forme de vie et de constitution sera défectueuse, puisque, à des degrés de déchéance différents, elle placera l'intérêt d'une partie, soit masse, soit élite, soit chef unique, au-dessus de l'intérêt général. Platon constate que les hommes politiques n'exigent pas le respect de l'ordre rationnel des choses, ils cherchent au contraire à flatter les instincts du peuple. La démocratie périclite de cette démagogie qui fait que la cité ressemble à un navire dont les passagers auraient tué le pilote pour prendre le gouvernail, prétendant que l'art de naviguer n'a pas besoin d'apprentissage, avant que les conflits ne viennent provoquer le naufrage. L'un des thèmes les plus connus de la pensée platonicienne est la **décadence successive des cités perverses**. Platon explique que la société aristocratique se dégrade en société timarchique (le guerrier l'emportant sur le philosophe), puis lui succède la société oligarchique dans laquelle richesse et avarice se déploient. La démocratie est le troisième degré de décadence, la trop grande liberté dégénère quand les hommes s'enivrent de la satisfaction sans frein ni loi de leurs désirs. A cet état de licence extrême succède l'instauration de la tyrannie. Platon explique les misères du tyranique : esclave des passions il est toujours insatisfait.

La vie heureuse est donc la vie de l'âme qui connaît le bien, le beau et le bon, chaque faculté de l'âme exerçant la **tâche qui lui est propre** selon une relation hiérarchique qui assure le commandement à la raison. Inversement, la domination de l'âme par les passions est inévitablement une expérience de l'insatisfaction et, par conséquent, du malheur. Certes, "**nul ne peut vouloir son propre mal**", mais les hommes refusent la

libération philosophique de l'âme. Il en est des hommes comme des cités, et comment faire le bonheur des hommes malgré eux ?

Conclusion

Le plus grand reproche adressé par la postérité à Platon n'est pas d'avoir inventé une utopie, c'est d'avoir conçu un régime qui, pour se réaliser, devait faire violence aux hommes et aux sociétés existantes conduisant ainsi à la tyrannie. On sait bien que la mise en commun des biens mais aussi des femmes et des enfants, nul enfant ne connaissant son véritable père, proposée par Platon fut vivement critiquée. Les mille détails de réglementations et de codifications proposés dans *La République* ou dans *Les Lois* on fait voir la cité platonicienne comme le modèle d'un embrigadement totalitaire. Il faut rendre justice à Platon en soulignant que c'est l'idéal d'une Cité parfaite, fondée sur la vertu, la sagesse et le bonheur, qu'il pense, et non une idéologie politique qu'il s'agirait de réaliser au prix du sang.

[Sélection d'ouvrages de Philosophie politique -](#)

Sites Atrium >>> Section Philosophie >>> Philosophie politique >>> La philosophie politique de Platon

Copyright © Rub Yannick